

LES CITÉS-JARDINS DE EBENEZER HOWARD : UNE ŒUVRE CONTRE LA VILLE ?

Communication présentée au colloque "Ville mal-aimée, ville à aimée", juin 2007, Cerisy-la-salle

Joëlle Salomon Cavin

INTRODUCTION

Première nation urbanisée à grande échelle, l'Angleterre fut aussi celle qui développa les premières théories et pratiques conçues pour gérer le phénomène. Ces théories et pratiques et les idéologies qu'elles véhiculaient ont eu une influence dans toute l'Europe (Cherry, 1974). Parmi ces théories, celle de la Cité-Jardin, élaborée à la fin du XIX^e siècle par Ebenezer Howard va avoir une influence indéniable sur la conception des villes en Europe et également aux Etats-Unis, en Australie et au Japon (Ward, 2003 : 197). Tout comme le fonctionnalisme des CIAM, la cité jardin est l'une des deux grandes théories qui ont le plus influencer l'urbanisme au cours du XX^e siècle (Choay, 1965). Publiée en 1898 sous le titre « Tomorrow a peaceful path to real reform », elle connaîtra le véritable succès en 1902 sous le titre « Garden cities of To-morrow ». Cette seconde édition sera traduite dans de nombreuses langues.

La théorie de Howard nous intéresse ici parce qu'elle est à la fois citée comme un modèle « anti-urbain » (King, 1985 ; Berque, 1995) ou « à côté de la ville » (Corboz, 1994). Pour Choay, on trouverait dans le modèle de Howard les éléments qui vont servir à la déconstruction de la ville européenne (Choay, 1994). Ces réflexions poussent à interroger et à définir le caractère urbaphobe de la théorie de Howard. Cette discussion s'appuiera sur le contexte d'écriture de l'œuvre de Howard, sur le texte d'origine ainsi que l'utilisation qui a été faite de l'œuvre de Howard¹.

CONTEXTE D'ÉCRITURE DES CITÉS-JARDINS : L'HORREUR DE LA VILLE INDUSTRIELLE

Pour King (1980), la publication du livre de Howard, la constitution de la Garden city Association puis la création de la première Garden City à Lechtworth (1903) illustrent l'importance du lobby anti-urbain dont la présence s'affirme à partir des années 1880. C'est dans ce contexte que sont à replacer également l'émergence de discours, comme ceux de John Ruskin ou Raymond Williams, à l'origine de l'urbanisme culturaliste (Choay, 1985). Leur philosophie fait de la ville préindustrielle, harmonieuse, bien délimitée, entourée d'une nature encore intacte, le cadre de vie idéal pour l'homme.

¹ Cet article correspond au développement d'une hypothèse présentée dans La ville mal-aimée (Salomon Cavin, 2005) chapitre 4.1.3 « *Antiurbanism* et aménagement en Angleterre : l'exemple des *Garden Cities*, pp. 95-98.

Il est certain en effet que la théorie des cités-jardins marque la fin d'un siècle où la dénonciation de la grande ville est allée croissante. La littérature anglaise, tout au long du XIXe siècle, foisonne de romans qui illustrent l'horreur de la ville industrielle. L'œuvre de Charles Dickens qui meurt en 1870 regorge de descriptions apocalyptiques de la ville victorienne. Le pauvre *Oliver Twist*, dont les aventures sont publiées en 1838, se doit de survivre dans un univers urbain de banditisme, de violence, de prostitution et de délinquance. Dickens décrit une ville où les hommes perdent leur humanité et s'agglutinent en masses irrationnelles et violentes. Dans la même veine, plus tard dans le siècle, Thomas Hardy décrit en 1879 avec terreur la foule londonienne qu'il associe à un monstre aux « 8 millions d'yeux » (Hardy, 1973 : 217) :

« Quand la foule devient de plus en plus dense, elle n'est plus l'agrégation d'innombrables individus mais une créature autonome, un mollusque noir qui n'a plus rien d'humain et qui prend la forme des rues le long desquelles il s'étale et répand ses affreuses excroissances dans les rues avoisinantes² » (Williams, 1973 : 216).

L'image de la ville industrielle n'est cependant pas seulement le fruit de fictions, elle est également fondée sur de nombreux essais qui tentent de témoigner de la réalité d'alors. Nombre d'observateurs étrangers comme Tocqueville, Engels, Marx, Kropotkine, auxquels on peut ajouter Gustave Doré et son reportage pictural, rapportent de célèbres témoignages sur la condition citadine de cette époque.

Les grandes villes ont été le phénomène marquant du XIXe siècle en Angleterre. Dès 1850, la population urbaine y est plus importante que la population rurale. Le passage d'une société majoritairement rurale à une société majoritairement urbaine a été d'autant plus impressionnante et effrayante qu'elle s'est réalisée sur une relativement courte période et pour la première fois au monde. Londres va multiplier sa population par 6 en l'espace d'un siècle³. Cette urbanisation-industrialisation a constitué un vecteur très puissant de paupérisation pour la population des grandes villes : celle des anciens citadins, des ruraux déracinés ou celle des immigrants irlandais ou juifs, fuyant la famine ou l'oppression. Engels étudie les conditions de vie du prolétariat urbain dans les cités industrielles anglaises, notamment à Manchester, ville qui représente le cœur du capitalisme industriel de l'époque. Dans cet extrait de *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1845), il décrit par l'habitat sordide des ouvriers :

« Voilà les différents quartiers ouvriers de Manchester, tel que j'ai eu moi-même l'occasion de les observer durant vingt mois. Pour résumer le résultat de nos promenades à travers ces localités, nous dirons que la quasi-totalité des 350 000 ouvriers de Manchester et de sa banlieue habite dans des cottages en mauvais état, humides et sales (...); en un mot que dans les logements ouvriers de Manchester il n'y a pas de propreté, pas de confort et donc pas de vie de famille possible; que seule une race déshumanisée, dégradée, rabaisée à un niveau bestial, tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral, physiquement morbide, peut s'y sentir à l'aise et s'y retrouver chez soi ».

2 "As the crowd grows denser it loses its character of an aggregate of countless units, and becomes an organic whole, a molluscous black creature having nothing in common with humanity, that takes the shape of the streets along which it has lain itself, and throws out horrid excrescences and limbs into neighbouring alley »

3 900 000 habitants en 1800- 6,5 millions en 1900.

Ce que fustigent les différents observateurs, c'est le décalage qu'il peut y avoir entre le triomphe du progrès au travers de la machine et l'abrutissement de l'homme qui en résulte :

« *La civilisation fait des miracles et l'homme civilisé redevient presque un sauvage* » (Tocqueville, *Notes de voyages en Angleterre et en Irlande*, 1833-1835).

« (...) *ces Londoniens ont dû sacrifier la meilleure part de leur qualité d'hommes, pour accomplir tous les miracles de la civilisation dont la ville regorge (...)* » (Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, 1845).

La dénonciation des conditions de vie dans les villes anglaises s'est également nourrie des premières enquêtes sociales (*Surveys*). Dès 1841, une étude réalisée par William Farr, l'un des pères de la science statistique, montrait que l'espérance de vie à la naissance était en moyenne de 41 ans en Angleterre (stricto sensu) et aux Pays de Galles mais n'était que de 26 ans à Liverpool et de 24 ans à Manchester. Ces résultats étaient spécialement liés au taux de mortalité infantile. A Liverpool en 1840-1, en moyenne 259 enfants sur 1000 mouraient au cours de leur première année de vie (Hall, 2002 : 15).

Née dans la première partie du siècle, la critique de la ville semble se radicaliser à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle (King, 1980 ; Wiener, 1981). Wiener note que l'exposition universelle de 1851 et son fameux Crystal Palace marquent à la fois l'apogée de l'Angleterre industrielle et le début de sa remise en cause. Cette montée du sentiment anti-urbain serait l'expression des réactions à la fois esthétiques et morales aux conditions sanitaires et économiques d'une population urbaine toujours plus nombreuse. Dans l'art et la littérature, la ville est de plus en plus dépeinte comme une masse grouillante d'ouvriers miséreux exploités par les plus riches. L'East London est alors l'archétype de la noirceur et de la pauvreté urbaine (Williams, 1973 : 221). Dans les années 1880-1890, les témoignages sur la détérioration de l'état des logements et sur les conditions de vie désastreuses dans les villes industrielles sont largement diffusés. Des rapports réalisés par les autorités religieuses, des enquêtes sociales, des reportages dans la presse forment une opinion publique qui veut pousser les autorités à agir (Cherry, 1996 : 24-26). Les réformes sociales et l'amélioration des conditions de logement vont devenir la préoccupation principale de la fin du siècle. Avec les premières mesures, les conditions sanitaires et sociales dans les villes anglaises vont commencer à s'améliorer (Hall, 2002 : 31).

Selon Wiener, la Grande dépression des années 1880 expliquerait également la montée des critiques contre la ville. Elle aurait sapé la confiance dans le progrès et favorisé un examen de conscience. Au-delà de la critique des conditions de vie dans les villes, c'est la société industrielle elle-même qui est remise en cause. A la fin du règne de Victoria (1837-1901), la foi dans le progrès et l'innovation technique se voit supplantée par des rêves de tranquillité bucolique « *In the later years of Victorias reign, the idealization of growth and technical innovation (...) was pushed back by the contrary ideals of stability, tranquility, closeness to the past and non materialism* » (Wiener, 1981 : 69). La nostalgie et la nature deviennent des refuges face aux désillusions du monde présent.

L'urbaphobie qui se développe alors peut être ainsi analysée comme un rejet d'une réalité traumatisante. Alors que la nation s'industrialise et s'urbanise, on se tourne vers une campagne qui, lissée de toute sa complexe et parfois sordide réalité, incarne la communauté atemporelle et donc pérenne, une référence solide et immuable.

En Angleterre, plus qu'ailleurs peut-être, on pourrait souligner le paradoxe d'une nation très tôt urbanisée et industrialisée qui va faire de la campagne le lieu privilégié d'incarnation de l'identité nationale. La *Country-side* est intimement liée à l'identité nationale, la *Country*. Mais le paradoxe n'est qu'apparent, le rural anglais ayant perdu au cours du XIXe siècle toute importance démographique et économique, il était d'autant disponible pour être investi de fonctions symboliques (Williams, 1973 ; Lowe, Murdoch, Cox, 1995). Ainsi, l'espace cultivé se mue en espace culturel : le rural devient nature. Il y a là une corrélation frappante « (...) *there is almost an inverse proportion (...) between the relative importance of the working rural economy and the cultural importance of the rural areas* » (Williams, 1973 : 297).

Ainsi, au moment où Howard formule sa pensée l'urbaphobie est plus prégnante que jamais même si il se situe dans une période où les conditions matérielles dans les cités anglaises commencent à s'améliorer.

HOWARD DANS LE TEXTE : PRENDRE LE MEILLEUR DE LA VILLE ET CONCEVOIR LA VILLE COMPACTE

L'aimant ville-campagne

C'est bien la dénonciation des conditions de vie dans les cités industrielles qui fonde la théorie de Howard. Il débute son ouvrage en citant des critiques formulées par des personnages importants de l'époque sur la dégradation tant physique que morale qui atteint les populations entassées dans la grande ville :

« Ce n'est pas un sentiment d'orgueil que Londres fait naître en moi. Je suis hanté par une impression de terreur, par le fait terrifiant de ces millions d'êtres jetés comme au hasard sur les rives de ce noble fleuve, travaillant chacun dans son trou, chacun dans sa cellule, sans se connaître, sans souci les uns des autres, sans la moindre idée de la façon dont vit son prochain ; par les pertes que subit dans l'indifférence générale cette armée innombrable. Il y a soixante ans un grand Anglais, Cobbet, comparait Londres à une loupe. Si alors Londres était une loupe qu'est-il devenu maintenant ? Une tumeur, un éléphantiasis, qui aspire voracement le sang et les os de districts ruraux⁴ » Lord Rosebery, président du London County Council (Howard, 1898 : 3).

« Et s'il est vrai que les grandes cités tendent de plus en plus à devenir le tombeau de la condition physique de la race, comment s'en étonner, quand on voit les maisons si sordides, si ignoblement crasseuses, si mal pourvues d'égouts, si dégradées par la crasse et l'incurie ? » Doyen de Canterbury, Frederick Farrar (Howard, 1898 : 3).

⁴ Traductions de Th. Elzière in E.Howard, *Les cités jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969.

Tout au long de son livre, citant fréquemment d'autres auteurs, il souligne le caractère funeste et immoral des villes « *bondées, mal aérées, construites sans plan d'ensemble, incommodes, malsaines - ulcères sur le beau rivage de notre île. (...) une société fondée sur dans une large mesure sur l'égoïsme et la rapacité* » (1969 : 107).

Les horreurs de la ville sont opposées aux qualités de la vie proche de la nature. Dans l'introduction, Howard décrit avec éloquence une campagne remède à tous les maux urbains où les citadins feraient bien de retourner :

« Comment ramener le peuple à la terre – à cette terre si belle qui est notre bien, sous l'immense dais du ciel, dans ses fraîches brises, le soleil qui la réchauffe, la pluie et la rosée qui la fertilisent, véritable incarnation de l'amour de Dieu pour l'homme, est bien la clef maitresse, car c'est la clef d'un portail qui, même à peine entrouvert, déversera un flot de lumière sur tous les problèmes de l'heure : sur ceux que posent les problèmes de l'alcoolisme, les heures de travail trop nombreuses, la crainte du lendemain, l'oppressante pauvreté (...) » (Howard, 1898 : 5).

En dépit de ces citations qui démontrent l'hostilité de Howard aux grandes villes anglaises et son désir de voir retourner la peuple à la terre, il serait injuste d'analyser son ouvrage uniquement comme un pamphlet anti-urbain. Howard fonde sa théorie sur une critique de la ville mais aussi de la campagne. Pour lui, tant les cités industrielles que la campagne d'alors souffrent de désavantages. A la campagne, il constate que « *les distractions manquent* », « *qu'en temps de sécheresse l'eau potable même est en quantité insuffisante* » et que les habitants « *vivent fréquemment dans des conditions d'entassement qui rivalisent avec les taudis de nos villes* » (1898 : 8-9). Son discours sur le rural anglais est bien éloigné de la vision idéalisée de la campagne que l'on trouve dans la littérature de l'époque. Cette campagne-là jouit d'un bel environnement, mais l'on s'y ennue, on n'y trouve pas de travail et l'on y vit dans des conditions insalubres. A l'inverse, malgré ses travers, la ville est parée de certaines qualités. Elle constitue le symbole « *des amples relations des hommes entre eux* » et également le lieu des « *vastes mouvements de sympathie, de la science, de l'art, de la culture, de la religion* ». « *les salaires y sont hauts* » « *les emplois nombreux, des perspectives d'emploi nombreux* » (1969 : 6-7).

La solution préconisée par Howard est de réunir au sein de « Cités jardins » les avantages de la ville et de la campagne. Il synthétise sa proposition dans son fameux schéma des Trois aimants : le premier aimant est celui de la ville, le deuxième est celui de la campagne. La population est attirée par l'un ou l'autre de ces aimants car ils présentent certains avantages en dépit de nombreux inconvénients. Le troisième aimant que propose de créer Howard est celui de la ville-campagne, lieu hybride avec tous les avantages de l'un et de l'autre qui bénéficierait ainsi d'un pouvoir d'attraction supérieur. Cet aimant de la ville-campagne, c'est la cité-jardin.

Dans le premier chapitre, Howard décrit en détail l'aimant de la ville-campagne. Cette cité-jardin est une petite ville (maximum 32 000 habitants) créée de toute pièce à l'extérieur de la ville et entourée d'une ceinture verte. C'est une communauté auto-suffisante. La subsistance alimentaire doit être assurée par l'exploitation de la ceinture verte et l'autosuffisance industrielle et commerciale par l'équilibre parfait des

fonctions qu'on devait y instaurer. Le tout s'appuie sur un indispensable équilibre social et démographique. La cité-jardin doit rester bien délimitée et la pleine campagne doit rester « d'accès facile ».

Dans le chapitre XIII intitulé La Cité sociale, Howard décrit finalement sa ville idéale sous la forme d'une agglomération urbaine polycentrique formée d'un centre principal et de 6 cités-jardins satellites.

En définitive, la lecture du texte original prouve que, du moins à l'origine, la théorie des cités-jardins n'est pas fondée sur un discours purement urbaphobe dans le sens où elle reconnaît à la ville certaines qualités. En outre, Howard n'adhère pas à l'idylle rurale qu'affectionnent tant les anglo-saxons à cette époque en mettant le doigt sur la vie difficile des paysans à cette époque. Cependant, cette égalité de traitement entre ville et campagne, concerne principalement le chapitre introductif de son ouvrage. Dans les parties suivantes, il ne fera plus que dénoncer les travers des grandes villes surpeuplées.

Ville compacte plutôt qu'étalement urbain

Le caractère anti-urbain de la théorie howardienne résiderait-il dans le fait qu'elle serait à l'origine du « *développement quasi infini de nappes suburbaines composées de maisons uni-familiales entourées d'espaces verts* » (Berque, 1995 : 137) ?

La proximité avec la nature est de toute évidence l'un des fondements de la théorie. Cependant, si dans une tradition anglo-saxonne, Howard privilégiait la construction de cités dans un cadre verdoyant, il insistait également sur l'établissement de cités rigoureusement ceinturées par les zones rurales (1969 : 104). Sa Cité sociale est une organisation polycentrique de cités jardins compactes entourées d'une ceinture agricole et de zones de verdure. Les cités ne devaient pas s'étaler mais se remplir (puisque le plan en était fixé à l'avance) et une fois qu'elles avaient dépassé le seuil des 32 000 habitants arrêter leur croissance et donner place à la création d'une nouvelle cité.

Lewis Mumford a été l'un des principaux avocats de Howard sur ce point :

« La Cité Jardin telle que Howard l'a conçue n'est pas un étalement indéfini des maisons individuelles éparpillées dans la campagne tout entière; c'est plutôt un groupement urbain cohérent, rigoureusement limité (...) La cité jardin telle que Howard l'a définie n'est pas une banlieue: c'en est l'antithèse; ce n'est pas d'avantage une retraite plus champêtre mais c'est une création mieux intégrée en vue d'une vie urbaine qui réalise pleinement sa destination » » (1969: XLII).

Howard laisse en fait un grand flou quant à la morphologie de ses cités pour se concentrer sur l'organisation globale (emplacement des différentes fonctions) et la trame des circulations. Il prend d'ailleurs soin de noter que ses illustrations doivent être comprises comme des diagrammes et non comme des plans. Chez Howard, les considérations politiques, sociales et surtout financières priment sur l'aménagement et l'aspect de sa cité. Il précisait qu'il souhaitait une grande variété dans l'architecture et la conception de ses maisons et des groupes de maisons (1969 : 15).

Lewis Mumford nous éclaire sur le fait que la théorie des cités jardins ait pu à tort avoir été associée à la faible densité et au développement de la maison individuelle péri-urbaine. « *Ce qui s'est passé en réalité, c'est que dans les années mêmes où*

Howard faisait sa campagne pour la Cité-jardin. Sir Raymond Unwin, le co-planificateur de Letchworth, démontrait que même du point de vue économique on ne gagnait rien à surpeupler » ((1969 : IXL). Raymond Unwin publie en effet en 1912 « Nothing gained by overcrowding ». Dans cet ouvrage, il tente de prouver que la densité idéale est de 30 maisons soit environ 90 à 120 habitants par hectares. Finalement, l'idée des 30 maisons par hectare et celle de la petite maison avec jardin restera associée à Letchworth comme un des principes de base de sa réalisation alors qu'elle n'appartient pas à la théorie de Howard. En tant qu'architecte en chef du ministère de la santé, Unwin va développer des projets à plus grande échelle et initier la construction d'ensemble de cottages autour des villes anglaises (Hall, Ward : 41). Durant toute sa carrière, Unwin aura été un acteur actif de la réalisation des banlieues pavillonnaires autour des villes anglaises (Osborn, 1969 : XVI) ce que l'on ne peut accuser Howard d'avoir été de son vivant.

La dérive vers l'étalement urbain, même si elle s'est faite parfois au nom de l'oeuvre de Howard, n'était pas le projet de l'auteur des cités-jardins, bien au contraire. Comme le souligne Augustin Berque dans sa communication au colloque de Cerisy (voir texte sur le site <http://www-ohp.univ-paris1.fr/>), « *c'est par un contre-sens radical que l'urbanisme du XXe siècle l'a réduite (la cité jardin) à la recette des banlieues vertes à l'usage des couches moyennes, voire des plus aisées dans le monde anglo-saxon* ».

En fait, la cité jardin de Howard a finalement peu été mise en oeuvre telle que celui-ci l'imaginait. Howard publie son livre en 1898 et fonde en 1899 la *Garden city Association* avec un noyau de disciplines enthousiastes. L'association est à l'origine de la création de deux cités-jardins : Letchworth (1903) puis Welwyn Garden City (1920) qui sont les deux réalisations les plus directement inspirées des idées de Howard. Mais ces deux villes qui vont connaître d'importants problèmes financiers ne vont pas initier, comme le désirait Howard, la création d'autres cités-jardins en Angleterre mais demeurer des exemples isolés. Ailleurs dans le monde, par exemple en France, où de nombreuses cités-jardins furent construites dans l'entre-deux guerres, bien des ensembles désignés comme telles n'entretiendront qu'un très lointain rapport avec le modèle initial (cf notamment Merlin, Choay, 1996) et appartiennent plutôt à la catégorie des Garden Suburbs (Hardy, 2003)

L'URBAPHOBIE HOWARDIENNE : PEUR DE LA CONCENTRATION ET DÉNI URBAIN

Notre hypothèse est que la théorie howardienne peut être analysée comme urbaphobe pour deux raisons fondamentales. La première est la condamnation sans nuance des grandes concentrations urbaines. Howard n'entrevoit aucun avenir possible pour les grandes villes. Cette condamnation est plus intrinsèquement liée à son oeuvre que la préférence accordée à la vie à proximité de la nature puisqu'il ne la concevait pas sans les avantages de la vie urbaine. La seconde, conséquence de la première et la plus intrinsèquement liée à son oeuvre, est son déni urbain, c'est à dire son refus de se préoccuper de la réalité urbaine. Se réfugiant dans un idéal a-historique et simplificateur, Howard détourne finalement l'urbanisme de son objet légitime.

La peur des grandes villes

Toute la théorie des cités-jardins est sous-tendue par le postulat que les grandes concentrations urbaines sont nuisibles pour l'homme. La conséquence directe de ce postulat est que la ville ne doit pas dépasser une certaine taille⁵. La dimension idéale d'une cité-jardin est de 30 000 habitants + 2000 agriculteurs, (1969 : 15) dimension qui permettait un fonctionnement harmonieux et auto-suffisant de la communauté. Passé ce stade, la croissance de la cité devait être interrompue et une nouvelle cité-jardin créée. Cependant, comme Howard n'envisageait pas la cité-jardin comme une cité isolée mais comme faisant partie d'un ensemble de 6 cités construites autour d'un centre urbain (dont la dimension idéale est de 58 000 habitants), on peut admettre que la dimension maximale admise par l'auteur est de 250 000 habitants repartis au sein d'une agglomération urbaine polycentrique (1898 : 131 et diagramme 7⁶). Malgré l'horreur que lui inspirent les grandes villes existantes, Howard se risque même à suggérer une taille maximale pour Londres qui n'aurait pas du dépasser le cinquième de sa population d'alors, soit un maximum d'environ 1,6 millions d'habitants (population de Londres en 1900 : 6,5 millions) (1898 : 150).

Pour justifier cette taille idéale de ville, Howard établit une relation entre concentration et santé morale et physique de la population (relation particulièrement évidente dans le chapitre introductif ainsi que dans le chapitre XIII consacré aux Cités sociales). En outre, il justifie le chiffre de 32 000 habitants par la nécessité d'un auto-approvisionnement alimentaire via l'exploitation de la ceinture verte. La référence howardienne est donc à la fois malthusienne et ruraliste. A une économie moderne fondée sur le commerce mondial et dont l'Angleterre à la fin du XIXe siècle est l'exemple type, Howard oppose une économie traditionnelle dont la subsistance dépend de la ressource agricole et artisanale.

La condamnation de la concentration de la population dans les villes est un des héritages les plus prégnants et directs de la théorie howardienne. Lewis Mumford, infatigable défenseur des idées de Howard, en est peut-être l'exemple le plus connu. Pourfendeur de la mégalopole américaine, il n'aura de cesse de dénoncer le déclin inévitable des villes, qualifiées en référence à Geddes de « nécropolis » en raison de leur gigantisme (Mumford, 1970 (1956) : 310-311)⁷.

Cet héritage est également patent dans les fondements de l'aménagement du territoire britannique. C'est pour dénoncer la concentration urbaine et justifier une politique d'aménagement visant à la limiter que la théorie howardienne sera mobilisée à partir des années 1920 au niveau politique (Hall, 1973) alors que ses propositions de créer des cités-jardins autonomes et des cités sociales polycentriques resteront toujours marginales⁸. On retrouve en effet cité Howard dans le rapport Barlow (*Royal Commission on the distribution of the industrial population*, 1940), document dont les

⁵ Nombre des héritiers du travail de Howard vont développer par la suite le thème de la taille idéale de la ville. Par exemple : Raymond Unwin, « The town and the best size for a good social life », in *Town, theory and practices*, C. B. Purdom, Benn Brothers, London, 1921 ; O.J. Osborn, *Green belt cities*, Faber and Faber, London, 1946,

⁶ Le diagramme de la « Social city » qui présente la forme de cette agglomération urbaine polycentrique est curieusement absent de la version publiée en 1902 et dans les rééditions suivantes.

⁷ en 1956 il écrit dans le déclin des villes « autant qu'aux Etats unis, apparaissent actuellement en Angleterre, en quantité massive, les mêmes symptômes de désintégration urbaine : corruption de la police, promiscuité sexuelle avec tout ce qu'elle comporte comme enfants mis au monde au hasard des rencontres, antagonisme racial et luttes des classes, habitude de la drogue, sadisme cultivé criminalités provocante. Le culte de « l'anti-vie » (...) se développe féroceement (...) « pathopolis » et « parasitopolis » s'établissent en tant que formes normales de la cité (...) : environnement idéal pour les névrosés, les « psychotiques », les criminels, les propres à rien les anormaux »

principales recommandations vont, pendant plus d'un quart de siècle, être acceptées comme les bases de la politique d'aménagement du territoire en Grande Bretagne (Cullingworth, 1990 : 9ss). C'est Neville Chamberlain, fervent défenseur de la théorie des cités-jardins lorsqu'il était ministre de la santé, qui va mandater comme Premier ministre la Commission sur la distribution de la population industrielle dite Commission Barlow en 1937 (Hall et al., 1972 : 45-46). Cette Commission commence par examiner les désavantages sociaux, économiques et stratégiques des grandes concentrations urbaines et industrielles (1940 : part II). Cette hypothèse de départ, a priori défavorable à la grande ville, est explicitement posée en référence à l'œuvre de Howard (1940 : 9). Bien qu'acceptant les résultats de plusieurs études prouvant qu'il n'y a pas de relation entre le taux de mortalité et la grandeur de la ville et montrant que les villes peuvent être tout aussi saines que les campagnes, la Commission n'en conclut pas moins que les grandes villes présentent des désavantages par ses conditions sanitaires (Royal commission : 58-66). Le rapport Barlow est clairement inspiré par un préjugé sur la concentration urbaine qu'aucun résultat d'enquête contraire ne peut ébranler. Comme le souligne Peter Hall dans son analyse du rapport Barlow, « *it is hard to resist the conclusion that by the 1930s, Howard forty-year old message had permeated to the extent that people accepted it emotionally, whether the evidence fitted or not* » (Hall, 1972 : 46). Sur la base de peu d'éléments concrets, la conclusion du rapport Barlow est finalement qu'il y avait de multiples désavantages dans beaucoup sinon dans toutes les grandes concentrations urbaines et de conclure sur les dangers que font courir à la nation de tels développements (Royal Commission, 1940 : 195) :

« the disadvantages in many, if not in most of the great industrial concentrations, alike on the strategical, the social and the economic side, do constitute serious handicaps and even in some respects dangers to the nation's life and development and we are of opinion that definite action should be taken by the Government toward remedying them ».

A partir du rapport Barlow, la dénonciation des méfaits des grandes concentrations urbaine auquel Howard s'est prêté va devenir un des clichés de la politique d'aménagement du territoire d'après-guerre.

Notons que l'hostilité à l'égard des grandes villes, qu'illustre le rapport Barlow, est particulièrement prégnante dans toute l'Europe durant les années 1930-1940 notamment au sein des régimes totalitaires. La haine de la ville fait partie des discours officiels de l'Allemagne nationale socialiste, de l'Italie fasciste et de la France pétainiste. Les réflexions en matière d'aménagement du territoire qui émergent en Europe durant ces années et qui précèdent la mise en place de politiques nationales en ce domaine, sont largement empreintes de cette hostilité (Salomon Cavin, 2005 ; Marchand, Salomon Cavin, 2007).

⁸ La politique des *New town* développée à partir de 1946 et qui donna lieu à la construction de 28 villes nouvelles, bien qu'explicitement inspirées des cités-jardins, n'a qu'un très lointain rapport avec le concept d'origine.

Un urbanisme à côté de la ville

Dès la publication du livre, des réformateurs socialistes, membres de la *Fabian society*, critiquèrent la théorie des cités-jardins pour son manque d'ancrage dans la réalité urbaine et son utopisme :

« ses plans seraient venus à point nommé s'ils avaient été soumis aux Romains quand ceux-ci conquièrent la Grande Bretagne. Ils entreprirent de fonder des villes, que nos ancêtres ont habitées jusqu'à ce jour. Et voici que Monsieur Howard propose de les jeter à bas et de leur substituer des cités-jardins construites chacune selon de jolis plans en couleur, gentiment dessinés à la règle et au compas. L'auteur a lu un grand nombre d'écrivains savants et intéressants, et les extraits qu'il fait de leurs livres sont comme des raisins secs dans la pâte immangeable de son Utopie. Nous devons tirer le meilleur parti possible de nos villes telles qu'elles existent ; et projeter d'en construire de nouvelles est à peu près aussi utile que le seraient les mesures de protection qu'on prendrait contre les visites des Martiens de Mr. Wells » (cité par Osborn, préface in H. Howard, réédition 1969).

On est peut-être là au cœur de l'urbaphobie véhiculée par l'œuvre howardienne. Comme le formule si justement André Corboz, l'urbanisme des cités-jardins est un « urbanisme en dehors de la ville » ou à « côté de la ville » (1992). La cité-jardin est contre la ville car elle en détourne l'urbanisme dont c'est pourtant l'objet légitime. Howard nous invite à nous projeter dans son utopie urbaine, mais ne propose en effet aucune solution pour améliorer les quartiers existants des grandes villes d'alors. On chercherait en vain dans ses écrits des propositions concrètes pour améliorer les conditions de vie à Londres, qu'il ne cesse pourtant de décrier⁹. Howard préférait créer un monde nouveau et bien rangé, e qui était évidemment plus aisé que de trouver le moyen d'améliorer les conditions de vie à Londres ou Manchester. Dans son ouvrage, il répondait déjà à ceux qui lui demandaient s'il ne fallait pas mieux s'intéresser à l'amélioration des villes existantes que d'en construire de nouvelles, que cela était tout simplement impossible car la forme des villes d'alors était inadaptée au type de société qu'il jugeait souhaitable pour l'homme. Il fallait substituer à ces formes périmées fondées sur « l'égoïsme et la rapacité », une forme nouvelle de cité adaptée à une société où « l'intérêt personnel nous pousse à nous soucier davantage du bien être de nos semblables » (1969 : 108). Pour éviter toute contamination, il fallait que sa cité se réalise sur des terrains vierges et non sur des sols déjà corrompus.

La proposition howardienne est un véritable déni urbain parce qu'elle refuse de se préoccuper des villes existantes et de tous leurs problèmes pour se réfugier dans une utopie rassurante. Puisque la ville fait peur, fuyons et réfugions-nous dans un monde meilleur. Finalement, avec son utopie, Howard passe complétement à côté de la question urbaine.

Si la théorie des cités-jardins n'avait pas eu tant d'influence, il n'y aurait pas besoin de s'attarder sur le rêve howardien. Dans un article publié pour la première fois en 1976, la sociologue Ruth Glass, souligne avec rage la responsabilité des utopistes de

⁹ La seule solution qu'il entrevoit pour Londres est de faire baisser sa population par un exode massif vers ses cités-jardins (1898 : 151).

la fin du XIXe, qui, à l'instar de Howard, fustigeaient la grande ville et proposaient un monde nouveau (Glass, 1989). Même si leurs utopies n'ont jamais pu être réalisées, leurs idées ont eu une influence considérable sur le développement urbain, en Grande-Bretagne et ailleurs. N'est-ce pas l'horreur que leur inspire l'émergence des grandes métropoles qui, paradoxalement, va provoquer l'étalement de ces mêmes villes ? N'est-ce pas leurs préjugés vis-à-vis de l'industrie, du commerce et des services qui va rendre l'aménagement du territoire pendant si longtemps indifférent à la dimension économique de la ville ? Et, encore plus fondamentalement, n'est-ce pas leur mode de penser a-historique et déconnecté de la réalité urbaine qui explique le développement de politiques d'aménagement dogmatiques et déterministes ?

Ces questions sont toujours d'actualité et ce, 'autant plus que la théorie howardienne est remise au goût du jour, notamment en Grande-Bretagne. Plus de 100 ans après sa publication, on lui reconnaît une incroyable pertinence au regard de la nécessité d'un développement durable des villes. « *The astonishing fact about Howard's plan is how faithfully it follows the precepts of good planning a century later* » (Hall, Ward, 1998 : 23). Howard ne prônait-il pas la ville compacte ? Ne concevait-il pas sa ville en fonction des transports publics et des déplacements piétons ? Ne souhaitait-il pas ardemment la mixité sociale dans les quartiers ?

Ces raccourcis sont inquiétants. Même si cela peut paraître une évidence, il est important de rappeler que la responsabilité des professionnels de l'aménagement et de l'urbanisme est de travailler sur la ville elle-même et non sur des projections passéistes. Retenons de Howard qu'il avait surtout horreur de la grande ville qui est le quotidien de la majorité de la population et que l'enjeu, si l'on veut rendre durable cet habitat, est avant tout de le faire apprécier.

Bibliographie :

Berque A., *Les raisons du paysage*, Hazan, Paris, 1995.

Berque A., « Méline en japonais : ville-campagne (*Den'en toshi*, 1907) », communication au colloque *Ville ma-aimée, ville à aimée*, Cerisy, 5-12 juin 2007.

Cullingworth J. B., *Town and Country Planning in Britain*, Allen and Unwin, London, 1990.

Choay F., *L'urbanisme, utopies et réalités*, Seuil, Paris, 1965.

Choay F., *Penser la non ville et non campagne*,

Corboz A. « L'urbanisme au XXe siècle, esquisse d'un profil », *Faces*, 24, 1992, pp. 53-55.

Glass R., *Clichés of Urban Doom and Others Essays*, Blackwell, Londres, 1989.

Gubler J., *Nationalisme et internationalisme dans l'architecture moderne de la Suisse*, L'Age d'Homme, Lausanne, 1975.

Hall P., Gracey H., Drewett R., Thoams R., *The countainment of urban England*, vol 2, Georges Allen/Unwin Ltd, 1973.

Hall P., Ward C., *Sociable Cities : The Legacy of Ebenezer Howard*, John Wiley and Sons, Londres, 1998.

Hall P., *Urban and Regional Planning*, Routledge, Londres, 2002.

Hardy D., « Postscript », in E. Howard *To-morrow, a peacefull path to real reform*, original edition of 1898 with commentary by P. Hall, D. Hardy, C. Ward, Routledge, 2003.

Howard E., *To-morrow, a peacefull path to real reform*, original edition of 1898 with commentary by P. Hall, D. Hardy, C. Ward, Routledge, 2003.

Howard E., *Les cités jardins de demain*, Dunod, Paris, 1969.

Lowe P., Murdoch J., Cox G., « A Civilised Retreat ? Anti-urbanism, Rurality and the Making of an Ango-Centric Culture », P. Healey et al. (ed.) *Managing the Cities, the New Urban Context*, John Wiley & sons Letd, London,

Marchand B., Salomon Cavin J., « Anti-urban ideologies and planning in France and Switzerland : Jean-Francois Gravier and Armin Meili », *Planning Perspectives*, 22, 2007, pp. 29-53.

Merlin P., Choay, F, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, PUF, Paris, 1996.

Mumford L., *La cité à travers l'histoire*, Seuil, Paris, 1964 (1961).

Mumford L., *Le déclin des villes*, France Empire, Paris, 1970 (1956).

Royal Commission on the distribution of the industrial population, *Report presented to Parliament by Command of his majesty*, London, reprinted 1976 (1940).

Salomon Cavin, J., *La ville mal-aimée*, PPUR, Lausanne, 2005.

Wiener, M., *English Culture and the Decline of the Industrial Spirit 1850-1980*, Cambridge, 1981

Williams R., *The Country and the City*, Hogart Press, Londres, 1973